*Ami du Clergé* du 23 avril 1953

# Deuxième partie : PRÉDICATION

## SOMMAIRE

**Communions solennelles.** — I. « Messe » : Union à Jésus, 129. — II. Renouvellement des engagements du baptême, 131. — III. Consécration à la Sainte Vierge, 133.
**Plans d'homélies sur les Epîtres.** — XXVI. L'Ascension : Fête de l'Espérance. 134.
**Fête de Ste Jeanne d'Arc.** — Jeanne, vierge au cœur viril, 136.
**Dimanche de la Paix** (17 mai). — La paix du Christ, 138.
**Causeries de pédagogie catéchistique.** — VII. Finalité du catéchisme, 139.
**Mois de Marie avec S. Bernard.** — I. « Le modèle et le maître » : 4e jour : Le cithariste de N.-D., 141. — 5e jour : Le Docteur de la médiatrice de miséricorde, 142. — II. « Son enseignement sur la Médiatrice » : 6e jour : « L'Aqueduc », 144.

## COMMUNIONS SOLENNELLES [1]

### I. — *Messe*

L'UNION A JÉSUS

Mes chers enfants,

Voici donc arrivé ce grand jour de votre communion solennelle, auquel vous vous êtes préparés par une meilleure année de catéchisme et par une bonne retraite, qui restera une date dans vos souvenirs et dans toute votre vie. Et à votre âge, au moment où bientôt vous allez quitter l'école pour entrer dans une vie plus personnelle, je pense que vous comprenez bien pourquoi nous parlons de grand jour. Il est grand ce jour, non pas parce que vous portez de blanches toilettes et un beau brassard, parce que l'église raisonne de cantiques et que l'autel est fleuri et illuminé, parce que toute votre famille et grand'parents, parrains, marraines, vous font fête ; mais il est grand ce jour parce que c'est celui de votre Communion solennelle.

Je dis communion solennelle. Vous avez eu déjà le bonheur de recevoir, beaucoup plus petits, le bon Jésus dans votre cœur ; vous en avez éprouvé une joie pure, innocente, sans inquiétude. Ce furent vos communions de petits. Mais maintenant vous voici des grands. Votre communion d'aujourd'hui ce n'est plus seulement la rencontre cœur à cœur avec Jésus, pour jouir de sa présence dans votre âme. C'est Jésus qui vient en vous, aujourd'hui, pour vous demander : maintenant, tu me connais ; tu sais que je suis ton Dieu et ton Sauveur et ton ami. Moi seul puis faire ton bonheur ici-bas et toujours. Veux-tu faire alliance irrévocable avec moi ?

Et votre communion est solennelle parce qu'elle est cette alliance, cet engagement, cette union, à la vie et à la mort, avec le Christ. Ce soir, vous lui donnerez publiquement ce sens en renouvelant les promesses de votre saint baptême. Mais par votre démarche de ce matin vous aurez fait beaucoup mieux ; non seulement en paroles, mais de fait, vous vous serez attachés, unis, donnés à lui et pour toujours.

Pour qu'en pleine conscience et de tout votre cœur, votre communion soit vraiment ce don de tout vous-mêmes au Christ N.-S., je vais vous rappeler en quelques mots que la communion est bien cela, l'attachement complet au Christ, *en elle-même, dans la pensée de Jésus, dans la pratique de l'Eglise.*

#### I — *En elle-même*

Oui, la communion est cela, une union de tout votre être à N.-S. J.-C., votre Dieu et votre Maître.

Vous connaissez la grande loi de toute vie chrétienne, le premier des commandements, celui qui contient tous les aut es : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces. » Or il y a des chrétiens qui disent aimer le bon Dieu de tout leur cœur, et qui ne l'aiment vraiment qu'avec leur cœur. Pour eux la religion c'est une affaire de sentiment. Ils vont au bon Dieu, ils le prient, ils pensent à lui quand ils sont dans la peine et cherchent un peu de consolation.

Il y a des chrétiens qui disent aimer le bon Dieu de tout leur esprit et qui ne l'aiment vraiment qu'avec leur esprit. Comme ils disent, ils sont croyants, ils sont du Christ, ils sont bien pensants. Mais c'est tout : on ne les voit jamais assister à la messe, ni se confesser, ni communier.

Il y a des chrétiens qui disent aimer le bon Dieu de toute leur âme et qui ne l'aiment vraiment qu'avec leur âme. Leur religion est tout intérieure. Peut-être ne font-ils rien qui soit scandale selon le monde, mais leur re

[1] Ces instructions sont conçues dans l'esprit du *Directoire pour la pastorale des Sacrements à l'usage du Clergé* dont on se rappelle les indications (n° 41). « S'il est louable de séparer la profession de foi chrétienne de la première communion, sa solennité doit lui venir avant tout de celle de la célébration eucharistique à laquelle la profession de foi doit toujours être associée. C'est pourquoi : *la profession de foi est un renouvellement des engagements du baptême* et doit donc garder le caractère d'une célébration pascale, d'un achèvement de l'initiation chrétienne, qui comporte essentiellement l'Eucharistie ; — la conjonction avec la célébration et la réception de l'Eucharistie marque qu'il est au-dessus des forces humaines de tenir un tel engagement, qui est bien autre chose qu'une simple « résolution » d'ordre moral et psychologique ; — la célébration de l'Eucharistie, sacrifice et sacrement de l'unité chrétienne, souligne la valeur communautaire de cet engagement ; — le terme traditionnel de « *communion solennelle* » doit continuer à désigner cette cérémonie, dans laquelle est incluse la profession de foi ; car ce terme souligne mieux l'adhésion au Christ par la foi et par la vie chrétienne ».

ligion est une religion à eux, entre eux et le bon Dieu, dont leurs voisins et les paroissiens ne savent rien.

Ils oublient qu'il faut encore aimer Dieu de toutes ses forces, de tout son être, sans absolument rien lui refuser. Il faut l'aimer de tout son cœur : l'adorer, le prier, faire sa volonté ; l'aimer de tout son esprit : croire en lui, à ses enseignements, à ses promesses ; l'aimer de toute son âme : ne pas faire ce qui est mal. Mais il faut aussi l'aimer de toutes ses forces, c.-à-d. aller jusqu'aux conséquences logiques et concrètes de cet amour, de cette foi, de cette dignité de vie, aller jusqu'à la pratique religieuse, aller jusqu'à la communion.

Car la communion vraiment fait que nous aimons Dieu entièrement, sans réserve, sans rien lui refuser. Communion, le mot l'indique, c'est « l'union avec », l'union du communiant avec Jésus et de Jésus avec le communiant. Là N.-S. n'est plus seulement quelqu'un qu'on aime de loin, ni une vérité que l'on croit, ni un idéal que l'on regarde, il est notre nourriture : « Ma chair est vraiment une nourriture ».

Or, quand vous prenez une nourriture, votre pain de chaque jour, ce pain se transforme en vous-mêmes, il devient votre sang et votre chair, on ne les distingue plus. La même merveille s'opère quand on communie, mais d'une façon différente et mystérieuse, car ici l'aliment, N.-S. Jésus-Christ est supérieur, plus grand, plus puissant que nous. C'est nous qui sommes changés, transformés en lui, devenus lui selon le mot de S. Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ».

Vous le voyez, la communion en elle-même a cette vertu de nous unir vraiment et entièrement à N.-S., de mettre toutes nos forces, et non seulement notre intelligence et notre cœur en sa possession, de faire que le chrétien est à la lettre, comme le signifie ce mot, un « autre Christ ».

II. — *Dans la pensée de Notre-Seigneur*

C'est bien ce que Jésus lui-même a voulu nous donner à entendre quand il a annoncé le sacrement de l'Eucharistie, la sainte communion.

Pour la première fois Jésus venait de faire ce prodige de multiplier cinq petits pains d'orge en des milliers de petits pains semblables. Et il y en avait eu plus qu'en suffisance, puisqu'après le repas Jésus avait dit : recueillez les morceaux qui restent, afin que rien ne se perde.

Après ce miracle, ses auditeurs devaient être prêts à croire tout ce qu'il leur disait, en particulier à croire qu'il pourrait se donner lui-même en nourriture, comme il avait fait de cinq petits pains la nourriture de milliers de personnes. Le lendemain Jésus en profita donc pour leur annoncer ou du moins pour leur faire entrevoir un autre pain que celui du corps, le pain des âmes, la sainte Eucharistie. Et dans un discours assez mystérieux pour ses auditeurs, — ce n'était encore qu'une annonce d'une chose vraiment inouïe — il se mit à leur répéter : C'est mon Père qui donne le vrai pain du ciel... Le pain de Dieu, c'est le pain qui descend du ciel et qui donne la vie au monde... Je suis le pain de vie... Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel... Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde.

Ses auditeurs se demandaient en l'écoutant s'il ne perdait pas la tête ou s'ils entendaient bien. Manger sa chair, mais c'était de l'anthropophagie. Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? — Mais Jésus se répétait et insistait : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. »

Les murmures montèrent dans la synagogue de Capharnaüm où Jésus parlait. S. Jean, qui nous raconte ces choses, ajoute même que dès ce moment beaucoup de ses disciples se retirèrent et n'allèrent plus avec lui. Ils avaient été du Christ et avec le Christ jusqu'à la communion, mais jusqu'à la communion exclusivement.

N.-S. va-t-il reculer devant cette défection ? Va-t-il renoncer à cette communion qu'il vient d'annoncer ? Ecoutez... Il se tourne alors vers les douze, ses apôtres, et il leur dit : « Et vous ne voulez-vous pas aussi vous en aller ? » Comme s'il disait : c'est à prendre ou à laisser. C'est alors que Pierre, au nom de tous, lui fit cette magnifique déclaration de fidélité : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous, nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Saint de Dieu » (Jo., VI).

Comprenez-vous, mes enfants ? N.-S. a fait de la communion la pierre de touche de notre appartenance à lui. Pour lui, c'est le sceau de notre alliance avec lui.

III. — *Dans la pratique de l'Eglise*

Pour lui, et aussi pour son Eglise. Chaque année, l'Eglise nous demande, dans l'office de la nuit du Samedi Saint, qui célèbre la Résurrection, de renouveler les promesses de notre saint baptême, comme vous allez le faire ce soir. Le célébrant de cet office pose aux assistants les mêmes questions que celles auxquelles vous aurez à répondre. Et les fidèles, à haute voix, un cierge allumé à la main, comme leur parrain et leur marraine au jour de leur baptême, prononcent à nouveau leurs engagements de chrétien : renoncement à Satan, à ses œuvres, à ses séductions, profession de foi en Dieu le Père, le Fils et le St-Esprit et les autres vérités du *Credo*.

Voilà ce que l'Eglise nous demande à l'occasion de la fête de Pâques, anniversaire de la résurrection de Notre-Seigneur. Elle nous le demande, mais ne nous y oblige pas. C'est une cérémonie facultative.

Mais ce à quoi elle oblige tous les chrétiens en cette période pascale, c'est à la sainte communion. Autrefois nous apprenions ce commandement dans cette formule :

Ton Créateur tu recevras
Au moins à Pâques humblement.

En tout cas, vous avez appris au catéchisme que c'est une obligation de la vie chrétienne dans laquelle vous vous engagez aujourd'hui solennellement, que vous aurez chaque année à faire au moins votre communion pascale, que manquer à ce commandement de l'Eglise, c'est perdre la grâce de Dieu et se séparer du Christ.

Vous le voyez, l'Eglise, elle aussi, pour distinguer les vrais chrétiens de ceux qui ne le sont que de nom, ne se contente pas d'un engagement prononcé des lèvres, elle n'exige même pas cet engagement. Celui dont elle fait une loi imprescriptible c'est la sainte communion. Pourquoi ? Justement parce que la sainte communion contient et exprime en fait cet engagement : celui de la foi au Christ et celui de lui rester uni et attaché pour toujours.

* *

Je pense après cela que vous comprenez mieux encore le sens de votre communion solennelle : c'est un engagement effectif, en fait, réalisé par votre démarche.

Avec cette conscience plus vive de ce grand acte qui engage toute votre vie, vous allez maintenant vous avancer vers l'autel. Renouvelez dans votre cœur les sentiments de foi, de confiance, d'amour. Surtout quand Jésus, tout-à-l'heure, sera dans votre cœur, dites-lui tout bas ce que vous lui direz ce soir tout haut : « Je me donne tout entier à vous pour toujours, comme vous vous donnez à moi. » Lui se donne tout entier à vous : son corps, son sang, son âme, sa divinité. Qu'il y ait échange. Vous aussi donnez-vous tout entier à lui : votre cœur, pour l'aimer ; votre esprit, pour croire en lui ; votre âme, pour la garder pure du péché ; toutes vos forces pour le servir fidèlement dans l'avenir comme pendant votre pieuse enfance. Ainsi soit-il.

---

## II

### RENOUVELLEMENT DES ENGAGEMENTS DU BAPTÊME

Mes chers enfants,

Vous voici à nouveau rassemblés dans votre chère église. Nous y respirons encore le même parfum d'encens et de fleurs que ce matin. Puissions-nous surtout y revivre les mêmes profondes réalités, les mêmes sentiments généreux, la même volonté d'être à Dieu et pour toujours !

Car la cérémonie de ce matin et celle de ce soir ne sont pas deux cérémonies différentes, sans rapport entre elles. C'est plutôt le dédoublement du même acte capital au sommet de votre enfance, au moment où vous allez prendre votre vol dans la vie. Si vous avez bien compris et retenu la signification profonde de votre Communion solennelle d'aujourd'hui, vous comprendrez aussi que c'est elle qui se prolonge ce soir, dans une sorte d'action de grâces publique.

En effet, le renouvellement que vous allez faire des engagements de votre baptême, c'est à la fois *l'expression à haute voix du sens de votre communion* de ce matin, et *l'affirmation de votre confiance en sa vertu.*

Voilà ce que je voudrais vous dire en quelques mots afin que vous restiez fidèles à la parole donnée.

#### I. — *Expression publique du sens de la Communion solennelle*

Ce matin votre communion signifiait cela : votre alliance consciente, personnelle, irrévocable avec N.-S. C'était cet attachement au Christ réalisé au *maximum.* Dans la communion s'opère l'union la plus intime que nous puissions avoir avec le Christ : l'union par la pensée et l'union du cœur. Quand de retour de la sainte Table vous avez recueilli toutes vos pensées sur Jésus présent en vous, vous lui avez dit, dans le silence, que vous vous donniez à lui entièrement et pour toujours, comme lui-même venait de se donner à vous. C'était un pacte qui se passait entre vous, dans le secret. Il suffisait à vous engager : puisque nous faisons la sainte communion, cela allait de soi que nous nous donnions au Christ.

Mais s'il est vrai que certaines choses vont sans dire, il vaut mieux parfois que nous les disions, et pour nous et pour les autres.

Pour nous : parce que cela nous fait prendre davantage conscience de la signification qui s'attache à l'acte que nous accomplissons. Et c'est ce que vous allez faire. En renonçant à haute voix à Satan, l'ennemi de N.-S. et notre ennemi, à ses œuvres qui sont les péchés, à ses séductions qui sont les plaisirs défendus, en déclarant vouloir appartenir à N.-S., votre Sauveur et votre ami, à sa doctrine et à sa loi, vous vous redites à vous-même, de manière bien formelle et bien précise, de façon bien intelligible, ce contrat que vous avez passé ce matin par votre communion.

Pour les autres : parce que cela nous rappelle la portée de notre acte. Nous ne sommes pas seuls, comme Robinson dans son île. Nous appartenons à une famille, à une paroisse, à une société plus grande encore qui s'appelle l'Eglise. Que nous le voulions ou non, nos actes ont leur répercussion autour de nous, comme nous-mêmes subissons l'influence du dehors pour le bien ou pour le mal, l'influence d'un bon ou d'un mauvais camarade sur notre vie, l'influence de ses paroles ou de ses exemples.

Nous dépendons des autres pour notre vie matérielle, mais aussi pour notre vie chrétienne. Pour vivre en chrétiens vous sont nécessaires vos prêtres, vos parents et vos maîtres. Nous ne formons qu'un seul corps dont les membres ont chacun leur fonction. Si tous la remplissent bien, tout va. Mais qu'un membre soit immobilisé ou infirme tout le corps s'en ressent.

De votre vie chrétienne à chacun d'entre vous dépend donc la vie chrétienne de tous, en famille et dans la paroisse surtout. Je ne doute pas, par exemple, que de vous voir vous avancer, ce matin, bien recueillis vers la sainte Table, n'ait soulevé, dans le cœur de tous, toute une poussière de souvenirs de pareilles joies éprouvées aux jours de leur enfance. Et s'il en était dans l'assistance qui ont renié pratiquement les promesses de leur baptême, comment votre engagement de tout-à-l'heure ne leur serait-il pas un remords, peut-être même la pensée et le désir de revenir au Dieu de leur enfance ?

Voyez-vous, N.-S. qui nous a enseigné à prier, nous fait prier non seulement pour chacun d'entre nous en particulier, mais pour nous tous ensemble : « Notre Père, ...donnez-nous *notre* pain,... pardonnez-nous *nos* offenses,... délivrez-*nous* du mal... » Notre salut est œuvre solidaire. Nous nous devons un mutuel appui. Et voilà pourquoi il est bon que votre alliance intime de ce matin avec Dieu s'exprime maintenant publiquement, à haute voix, en présence de tous.

### II. — *Affirmation de votre confiance en la vertu de la communion*

Cet engagement public témoigne aussi de votre confiance en la vertu de la communion. Chez les hommes, donner solennellement sa parole d'honneur, c'est quelque chose de sacré. Manquer à sa parole, c'est se déconsidérer. Ne disons-nous pas pour assurer qu'on ne trompe pas ou qu'on tiendra sa promesse : je vous en donne ma parole. Alors, donner sa parole à Dieu, devant l'autel et la main sur l'Evangile, le bras levé comme pour faire serment, en présence de sa famille et de la paroisse, n'est-ce pas aussi un engagement qui nous lie ? N'est-ce pas quelque chose de plus sacré encore, et par la personne à qui nous promettons, Dieu lui-même, et par les circonstances qui entourent ces promesses ? Faillir, ne serait-ce pas se déshonorer ? Et pourtant cet engagement, qui est renoncement au péché et promesse de fidélité, n'est-il pas présomption de notre part ? Vous avez fait l'expérience de votre inconstance dans vos résolutions passées ; vous apprendrez avec l'âge que certaines vertus sont difficiles ; vous n'ignorez pas qu'il en est qui ont abandonné le bon Dieu. Comment pouvez-vous ne pas trembler de prendre des engagements d'une si haute importance ?

C'est que vous avez appris que le Dieu de l'Eucharistie suppléra à votre faiblesse. Vous n'ignorez pas la parole de Jésus : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » et que sans la grâce de Dieu, sans son secours, il est impossible d'éviter tout péché. Mais vous n'ignorez pas davantage la parole de S. Paul qui est la réplique à celle de Jésus : « Je puis tout en celui qui me fortie. » Rien sans lui, mais tout avec lui.

Et vous êtes avec lui aujourd'hui, où mieux il est avec vous, puisqu'il s'est donné à vous. Votre ange gardien doit se pencher vers vous et vous dire, comme à la Vierge Marie, au jour de son Annonciation : « Le Seigneur est avec vous ». Il est avec vous pour vous aider, pour vous faire généreux et courageux, afin, comme il disait à ses apôtres, de vous rendre possible ce qu'ils jugeaient impossible : cela n'est pas possible aux hommes, mais c'est possible à Dieu.

Et vous savez que plus souvent vous renouvellerez cette communion, plus aussi vous serez vaillants, résistants, intrépides pour l'effort qu'exige la fidélité à Dieu. Manger et prendre des forces sont synonymes dans notre langue, parce que en effet il faut, surtout à votre âge, une alimentation substantielle pour vous développer. Il en va de même pour votre vie chrétienne, car le Christ c'est notre nourriture, le pain de vie, le pain qui fait vivre le monde.

C'est parce que vous avez confiance en cette vertu de votre communion de ce matin et de vos communions renouvelées que vous vous engagez sans craindre. Ce qui est au-dessus des forces humaines n'est pas au-dessus des forces de Dieu. Pour tenir demain ce que vous promettez aujourd'hui, souvenez-vous de votre communion solennelle : c'est par l'Hostie que vous vaincrez.

* *

Le renouvellement des engagements du saint baptême, notre profession de foi, notre serment d'appartenance au Christ, en définitive, c'est donc bien l'expression et la grâce de votre Communion solennelle. De cela, souvenez-vous toujours, chers enfants. De cela souvenez-vous aujourd'hui, chers parents, grands-parents, parrains et marraines de ces chers petits que vous aimez tant.

Sans doute l'Eglise les traite avec honneur; elle les regarde aujourd'hui non plus comme des enfants, mais comme des hommes, conscients de leur dignité de chrétiens et capables de jurer d'y rester fidèles. Mais ce n'est encore, votre enfant à chacun, qu'un petit homme. Et longtemps encore vous continuerez de lui dire : mon petit. Alors, qu'il trouve, auprès de vous, l'entraînement des sages conseils et plus encore de l'exemple. C'est si vrai qu'ils sont déjà des hommes, qu'ils commencent de réfléchir et de juger. Et que penseraient-ils insensiblement au fond d'eux-mêmes s'ils allaient découvrir que ceux qui les précèdent ont abandonné le chemin dans lequel on voudrait les engager ?

Je le leur disais tout-à-l'heure : leur engagement n'intéresse pas que leur vie à eux,

mais celle de toute la communauté familiale et paroissiale. Dieu veut que nous vivions solidairement notre vie divine, comme solidairement nous vivons notre vie humaine. Et c'est d'abord par la famille et dans la famille que l'homme est un être social. Mais je n'insiste pas, car je suis sûr que vous avez conscience de vos responsabilités. Vous avez voulu pour vos enfants cette Communion solennelle par laquelle ce matin ils se sont donnés à Jésus dans l'intimité et par laquelle ce soir, ils se sont donnés à Jésus publiquement. Vous ne vous démentirez pas, vous savez que vous avez assuré par là leur véritable bonheur du temps et de l'éternité ; vous continuerez de les aider à tenir leurs promesses comme vous les avez conduits à les prendre.

Et pour nous tous, que cette si belle fête apporte sa grâce, qui est aussi son sens, la fidélité au Christ, notre Sauveur, notre Maître, notre Dieu. Ainsi soit-il.

---

## III

### CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE

Mes chers enfants,

A votre baptême, il y eut aussi une consécration à la T. S. Vierge, Mère de Dieu et notre Mère ; peut-être même avez-vous reçu le nom de Marie comme nom propre ou associé à d'autres noms ; peut-être encore, en témoignage de confiance en la protection toute-puissante de la Sainte Vierge, vos chers parents vous ont-ils voués aux couleurs de Marie, au blanc et au bleu que vous avez portés vos toutes premières années.

Alors comment la pensée de la Ste Vierge pourrait-elle être absente de cette cérémonie qui renouvelle les promesses et la consécration de votre baptême ?

Pourquoi, petits baptisés, vous a-t-on consacrés à Marie ? Pourquoi, communiants, vous consacrer à Marie ?

Sans doute, en vous mettant sous la protection de la Sainte Vierge vos parents pensaient à votre avenir éternel. Ils savent que la dévotion à Marie, au témoignage de tous les saints, est un gage de salut. En vous plaçant sous sa garde, ils savaient bien que cela vous vaudrait plus tard, à l'âge d'homme, une sollicitude spéciale de Marie sur vous.

Pourtant, le cœur de votre mère pensait aussi à votre avenir immédiat, à votre santé, à votre vie. La vie du tout petit est si frêle qu'une maman vit toujours dans l'angoisse et qu'à l'apparition du moindre malaise chez son petit elle s'inquiète et s'effraie ! Elle voulait que la protection de la Sainte Vierge, « santé des infirmes et des malades », vous gardât à son affection : les sanctuaires de la Sainte Vierge, avec tous leurs *ex-voto* nous disent assez haut qu'on ne recourt pas en vain à son intercession.

Et leur confiance a été exaucée. Vous êtes arrivés à l'âge où l'on se défend mieux de la maladie et des accidents. Vous le devez à votre maman de la terre, mais aussi à votre Mère du ciel.

* *

Aujourd'hui je crois qu'il faut intervertir l'ordre des motifs et des valeurs. Dans votre consécration à la Sainte Vierge, nous n'oublions pas votre santé, ni tous les autres biens temporels, mais nous pensons d'abord à la santé de votre âme, à cette vie d'enfant de Dieu, que nous donne la grâce du baptême et que viennent de développer encore les grâces de votre Communion. C'est cela surtout qu'il faut lui confier pour qu'elle le garde.

Ce que garde une mère est bien gardé ! Quand vous étiez plus petits, si vous aviez reçu un joli cadeau de Noël, quelque chose de bien beau mais de fragile, vous aviez pour habitude de le confier à maman. Vous étiez bien sûrs que cela était en bonnes mains, et qu'elle vous le rendrait en parfait état chaque fois que vous voudriez en jouir. Par votre consécration, ce soir, vous allez remettre à la garde de Marie, votre Mère, toutes les richesses de votre cœur : votre foi d'enfant, la pureté de votre cœur de petit, la sincérité de vos engagements du baptême. Marie gardera tout de la méchanceté et de la rapinerie du démon, de ce serpent qu'elle écrase sous son talon. Elle vous ménagera les grâces de lumière et de force pour être fidèles à Dieu, elle la Mère et la dispensatrice de toutes les grâces.

Si vous allez, un jour, dans quelque communauté religieuse, il est bien probable que vous y verrez une image ou une statue de la Sainte Vierge avec cette inscription : *Depositum custodi ;* « Gardez le dépôt qu'on vous a confié ». C'est le sens de votre consécration. Faites-là avec tout le cœur, toute la confiance que vous mettez quand vous donnez quelque chose en garde à votre maman.

Et ainsi vous aurez assuré votre persévérance et votre salut.

* *

Vous connaissez bien Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. Vous connaissez aussi certains traits de sa vie qu'elle nous a racontés elle-même. Rappelez-vous celui-ci.

Elle était petite et pas toujours sage. Cela arrive même aux bons enfants. On ne naît pas saint, on le devient. Alors sa maman la grondait ; elle la menaçait des châtiments du bon Dieu.

— Maman, est-ce vrai que si je ne suis pas sage, je finirai par commettre des péchés et par aller en enfer ?

— Mais évidemment, ma Thérèse, si tu n'es pas sage, si tu offenses le bon Dieu, si tu commets le péché et meurs dans le péché tu iras en enfer.

Et Thérèse qui avait la réponse toute prête de lui dire :

— Oh ! alors je sais bien ce que je ferai. Je me suspendrai à ton cou, je te tiendrai bien fort, et comme tu iras certainement au ciel, eh bien, j'irai au ciel avec toi, car le bon Dieu ne voudra pas séparer l'enfant de sa maman.

Mot naïf d'enfant, mais plein de sens. Par

votre consécration à la Sainte Vierge, vous vous placez sur le cœur de Marie votre Mère du ciel, vous enlacez son cou de vos petits bras. Serrez-les bien fort, à l'heure de la tentation surtout, en renouvelant votre consécration, par exemple, par un simple : « Je vous salue Marie ». Et si vous restez ainsi unis à la Sainte Vierge, Dieu ne voudra pas séparer l'enfant de sa Mère, votre salut sera assuré, vous irez au ciel !

## PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

### XXVI
### L'Ascension

FÊTE DE L'ESPÉRANCE

Anniversaire glorieux, pour les disciples du Christ, celui de sa glorieuse élévation dans le ciel. Suivons S. Luc, l'historien diligent, dans son introduction aux « Actes des Apôtres », pour assister, en quelque sorte, au départ de Jésus, qui entre définitivement dans le mystère du Père. Nous contemplerons d'abord **le fait de l'Ascension,** qui marque le point final de l'histoire évangélique ; puis nous méditerons sur **le sens de l'Ascension,** point de départ de nouveaux rapports de l'humanité avec Dieu.

#### I. — *Le fait de l'Ascension*

1. — En quatre lignes très riches S. Luc résume son Evangile, qui narre « tout ce que Jésus a fait et dit depuis le début ». Notons l'ordre des termes : Jésus agit avant de parler. Il est notre **Modèle** achevé avant d'être notre **Maître** infaillible.

Ce qu'il a dit et fait de plus notable, c'est le choix des Douze et leur formation. Durant toute sa vie publique, il a prévu son départ et jeté les premiers fondements de « son Eglise », dont l'organe essentiel est la Hiérarchie, par lui constituée et instruite « dans l'Esprit-Saint ».

Sa **Passion** conquiert de haute lutte la vie qui doit animer l'Eglise, vie qui sort de sa mort, au jour triomphal de sa Résurrection.

Durant un temps notable, quarante jours, Jésus ressuscité prouve à ses apôtres qu'il est bien vivant. (Souci de l'historien-né de fournir la preuve de ce qu'il rapporte.) — Quels vains efforts n'a pas fait la « science » incrédule de notre siècle pour se débarrasser des témoignages accumulés dans nos Evangiles, avec une probité inconfusible, sur les apparitions de Jésus à Jérusalem et en Galilée...

Jésus a donc multiplié les assurances, non pour les Apôtres seulement, mais pour toute âme de bonne foi. C'est un épisode bien mystérieux de l'histoire évangélique que ces quarante jours, où le Maître se montre à ses apôtres avec toute la réalité de sa nature humaine, mais dans des conditions déconcertantes, mangeant comme nous, mais se jouant des lois de la matière : la distance, l'opacité ; « sur le seuil entre le temps et l'éternité » (Guardini).

Mais la formation des apôtres n'est pas encore achevée. Malgré les enseignements du Maître, ils en sont encore à lui demander « si c'est à présent qu'il va rétablir le Royaume en faveur d'Israël ! » Ils ont grand besoin que l'Esprit vienne illuminer leur intelligence et, comme le leur promet Jésus, leur donne **la force.** Car le salut, — inauguré par la vie, la mort et la résurrection du Christ, — doit être « annoncé à toute créature », en commençant par les Juifs. « Vous serez mes témoins à Jérusalem, en Galilée et, dût en frémir votre nationalisme, jusqu'aux extrémités de la terre », entendez, jusqu'à cette Rome où Pierre et Paul, les deux héros de cette histoire, consommeront dans leur sang leur témoignage.

2. — **Le départ.** Ceci dit, Jésus n'a plus qu'à qu'à prendre congé des siens. Ils ne le reverront plus de leurs yeux de chair. Tristesse indicible, mais tempérée d'un immense espoir. Car, s'ils s'en souviennent, il leur a dit : « Je reviendrai » (Jo., XIV, 3, 19 ; XVI, 5). Et voici l'heure du départ, la séparation définitive, manifestée à leurs regards charnels par un fait que S. Luc rapporte avec une rare sobriété. « Il fut, sous leurs yeux, emporté dans les airs et une nuée le déroba à leurs regards ». Comme c'est simple et comme c'est grand ! Tout au long de l'histoire évangélique, si solidement assise dans la réalité terrestre, le surnaturel crève la trame des événements. Des anges survolent la campagne de Bethléem, annonçant à de pauvres bergers une nouvelle qui va bouleverser la destinée humaine. Une étoile conduit des sages d'Arabie jusqu'à la maison où repose le fils de Marie. Et c'est l'Epiphanie. Jésus fait un geste sur une corbeille de pains et toute une foule est rassasiée. Merveilleuse pénétration, déconcertante insertion du divin dans l'humain et véritable « sacrement » de ce commerce sauveur du Fils de Dieu avec l'humanité pécheresse.

Une fois de plus, depuis le matin glorieux de Pâques, Jésus, après s'être montré à ses apôtres, les quitte. Mais cette fois, son départ est enveloppé d'une solennité mystérieuse, qui leur signifie que c'est définitif. Ils n'y peuvent croire et leurs yeux, les yeux de Pierre, de Jacques, de Jean qui avaient un instant, jadis, contemplé la gloire du Maître perçant l'humilité de son corps mortel (Transfiguration), leurs yeux s'attachent à cette nuée, insolite dans l'azur, comme s'ils pouvaient la percer, pour faire redescendre le Maître bien-aimé. Sans doute, la nuée le restituera un jour à la terre. Mais ce sera aux derniers jours du monde, ce jour du Jugement, contemplé par les prophètes dans un avenir imprécis.

Ils ne peuvent pas s'éterniser dans ce regret contemplatif. L'heure est à l'action. C'est ce que leur explique « deux hommes vêtus de blanc », comme ceux qui furent les hérauts de la Résurrection, ces deux anges, manifestant leur présence sous une forme accessible aux regards terrestres : Galiléens, hommes attachés au terroir et qui n'en avez pas encore dépassé l'horizon charmant, mais étroit, pourquoi restez-vous à regarder le ciel, cette voûte éclatante (« tendue comme une tente », dit le psalmiste), par delà laquelle rayonne « la lumière inaccessible » dont Dieu s'enveloppe ? Ce n'est ni en haut, ni en bas, qu'il faut chercher le Fils de l'homme, de retour dans le sein de Dieu. C'est bien au-delà, à l'infini et pourtant tout près de vous, **en vous.** Car c'est désormais dans votre âme immatérielle que se fera le retour du Maître, comme il l'a promis. Vous allez être baptisés dans l'Esprit-Saint et cette invasion divine vous donnera la présence spirituelle du Christ, votre vie... Avec vous qui le porterez aux nations, il se déplacera. Vous « pourrez tout dans celui qui vous fortifie » et dont « vous serez les témoins », jusqu'à l'effusion du sang.

### II. — *Le sens profond de l'Ascension*

1. — Ce fait merveilleux s'étale en réalité sur toute l'histoire et développe ses conséquences dans l'immuable éternité. Il n'est pas seulement le point final mis à la mission terrestre du Verbe incarné. Il inaugure les relations définitives de Dieu avec les rachetés.

L'Ascension a deux faces, dont l'une regarde le passé. Elle se réfère d'abord au sacrifice de la croix, dont elle est la consommation. Car, selon la conception traditionnelle, le sacrifice comporte : 1° **une oblation.** Le Christ n'est pas mort comme un banal fait divers de la haine, victime de ses ennemis. Sa mort n'est pas l'échec que les Juifs lui avaient longuement préparé. Elle est une **offrande volontaire** de celui à qui « on ne prend pas la vie, mais qui la donne » en gage suprême d'amour envers son Père et envers les hommes. Elle est le premier temps ou le **premier aspect du sacrifice,** acte rituel par quoi l'homme reconnaît le souverain domaine de Dieu et s'efforce de passer en lui. — 2° la **consommation,** la réponse de Dieu, qui accepte l'hommage de sa créature et répond à son don par le don de lui-même. « La consommation, dit S. Thomas (IIIa, q. 22, a. 3), consiste en ceci que ceux pour qui est offert le sacrifice, obtiennent le bien (éternel) qui est la fin de ce sacrifice ». Cette consommation, réponse du Père à l'amour du Fils, c'est d'abord la **Résurrection,** intervention solennelle du Père dans la vie terrestre de l'Homme-Dieu.

Elle manifeste d'abord sa Puissance d'une manière éclatante en faveur du Fils, qui a engagé son Père en se présentant comme son envoyé. Elle est le sceau de sa véracité au bas du message évangélique.

Ensuite, le Père rend au Fils, agneau immolé, la vie que son Bien-aimé lui avait offerte, dans une immolation volontaire. Il la lui rend, non telle et toujours soumise à la mort mais transfigurée dans la gloire et, désormais, hors des atteintes de la mort. Par là, le Père atteste solennellement l'efficacité de ce dévouement : les forces du mal, le péché, la mort, Satan sont définitivement vaincus.

2. — Ce départ de Jésus dégage un sens profond, sous deux aspects, l'un qui regarde le Christ, l'autre qui nous concerne nous-mêmes.

a) **Pour le Christ.** Ce transfert de son humanité qui, désormais, échappe au déroulement du temps, est la récompense légitime de tant d'efforts et de souffrances dont elle fut l'organe, comme « instrument conjoint » de la divinité du Verbe. « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît pour entrer dans la gloire ? » explique Jésus aux disciples d'Emmaüs. Le temps de la souffrance est accompli. Voici l'heure éternelle de la gloire. Ce corps, uni au Verbe, est à présent pénétré, envahi par la gloire divine, comme il était apparu au Thabor. Et comme « la terre, observe le catéchisme du Concile de Trente, n'est pas le séjour des corps glorifiés », il faut donc qu'il occupe, en quelque sorte, son lieu, c.-à-d. qu'il pénètre dans l'intimité de Dieu : « Intra in gaudium Domini tui ».

Alors s'accomplissent les vues prophétiques qui se font jour dans maints Psaumes (LXXXVII, cf. I, 2 ; Rom., XIV, 9), CIX : « Assieds-toi à ma droite » ; LXVII repris dans le verset alleluiatique : « Tu es monté sur la hauteur, traînant des captifs », commenté par S. Paul, Eph., IV, 8 : « Celui qui est descendu, c'est celui qui est remonté au-dessus des cieux pour combler toutes choses ». Ainsi se consomme, pour l'humanité de Jésus le sacrifice rédempteur. Mais c'est pour nous qu'il l'a offert ; en lui nous l'avons tous offert, donc, en lui, c'est pour nous tous qu'il atteint sa bienheureuse consommation.

b) **Pour nous.** Voici comment s'accomplit cette consommation. Empruntons les yeux de S. Etienne qui, sous la grêle de pierres qui s'abattait sur lui, rempli de l'Esprit-Saint, « vit les cieux ouverts et Jésus assis à la droite du Père » non pas assis en majesté, mais un instant « levé », comme tout prêt à lui porter secours.

Que fait-il, dans la gloire qui transfigure éternellement son humanité, semblable à la nôtre ? Il accomplit sans relâche un double office.

— 1° Il « **nous prépare une place** », comme il l'avait promis. « C'est pour nous qu'il ouvre le sanctuaire, comme le Grand-Prêtre ; c'est pour nous qu'il pénètre au dedans du voile ; c'est pour nous qu'il paraît devant Dieu » (Bossuet). Cette solidarité, qu'avait établie l'Incarnation, entre le Verbe et l'homme déchu, et qui avait entraîné la mort du Christ, se retourne à jamais. Il a été fait péché. A présent, c'est nous qui sommes investis (en droit) de sa gloire. Notre place est donc auprès de lui, dans l'intimité du Père [1]. Il ne tient qu'à nous de l'occuper. Et si la conquête de cette place est laborieuse et aléatoire, aussi bien « avons-nous là (= en Dieu) un avocat (I Jo., II, 1) intercédant pour nous sans cesse. D'où :

— 2° **L'intercesseur.** En même temps que précurseur, il est notre avocat. « Il ne prie pas seulement qu'on nous fasse miséricorde, mais il prouve, dit Bossuet, qu'il faut nous faire miséricorde... ». Ne vous imaginez pas qu'il soit nécessaire qu'il parle pour se faire entendre : c'est assez qu'il se présente devant son Père avec ses glorieux caractères (cf. Hebr., IX, 24) que Bossuet commente ainsi : « Ne craignez pas, mortels misérables ; Jésus-Christ étant dans le ciel, tout y sera décidé en votre faveur ; la seule présence de ce bien-aimé vous rend Dieu propice. »

Mais si vous tenez à entendre votre avocat plaider pour vous, ouvrez l'Evangile (Jo., XVII). La prière que l'Apôtre a recueillie des lèvres de Jésus après la Cène, nous esquisse admirablement ce plaidoyer incessant du Christ rsssuscité. « Père saint, garde-les dans ton nom (= dans l'adhésion au nom que tu m'as donné). ...Je ne te demande pas de les retirer du monde mais de les préserver du mal. ...Père, je veux (observer cette audace du Fils), **je veux** que ceux que tu m'as donnés, soient avec moi où je suis, afin qu'ils contemplent ma gloire... »

* *

**Conclusion.** — Cette fête de l'Ascension est par excellence, **la fête de l'Espoir.** Rendez-vous plus attentifs à cette prière que l'Eglise a insérée au canon de la messe, immédiatement après l'Elévation : « Nous souvenant, nous, votre peuple chrétien, de la **bienheureuse Passion** [de Jésus], de sa Résurrection et de son Ascension... nous vous offrons le Pain sacré de la vie éternelle et le calice de l'éternel salut. » — Passion, Résurrection, Ascension, **ne font qu'un,** comme les volets d'un triptyque. C'est donc à chaque messe, c'est donc à chaque dimanche que nous devons représenter au Père le sacrifice de son Fils dans son intégra-

[1] « Nous n'occuperons avec lui qu'une même place, dit Bossuet, nous serons au ciel confondus avec Jésus-Christ et, par un merveilleux effet de la grâce, notre disette est la cause de notre abondance, parce qu'il nous est sans comparaison plus avantageux d'être considérés en Jésus-Christ seul que si nous l'étions en nous-mêmes » (*Serm. sur l'Ascension*, Vivès, t. X, p. 275).

lité. Déjà nous possédons, dit S. Paul, « les arrhes du salut », puisque l'Esprit nous est donné. Dans dix jours, ce don nous sera renouvelé en surabondance. Ainsi, de Pâques en Pâques, d'Ascension en Ascension et de Pentecôte en Pentecôte, nous nous acheminerons vers le revoir du Christ bien-aimé, qui nous élèvera au ciel comme lui-même y fut élevé, **avec lui, en lui...**

---

## FETE DE SAINTE JEANNE D'ARC

### JEANNE, VIERGE AU CŒUR VIRIL

Mes frères,

Durant ce Temps pascal, nos églises retentissent de chants de victoire dont l'*Alleluia* (Louez Dieu !) est le vibrant refrain.

A cette victoire définitive du Christ par le salut des âmes, dans le développement de l'Eglise, vous devez tous coopérer. Vous le ferez par la vigueur de votre foi, l'intensité de votre vie spirituelle. Ecoutez ce que dit le Pape :

« Le matérialisme, si contradictoire que cela semble, enseigne S. S. Pie XII, se ramène, en tant que système doctrinal, aux activités de l'esprit. Or une force spirituelle ne peut être vaincue que par une autre force plus puissante. Et celle que vous devez opposer au matérialisme est votre foi catholique avec toute sa richesse, toute l'énergie de sa conviction, toute sa plénitude de vie divine. Une telle force est de taille à dominer victorieusement le matérialisme. Encore est-il que seul la possède l'homme de vie intérieure, l'homme qui pense chrétien, qui prie, qui est tout rempli de Dieu. La vie intérieure, voilà le mot d'ordre. » *(Aux catholiques suisses*, 4-9-1949).

Autrement dit, votre religon, qui vous donne Dieu avec toutes ses énergies et sa puissance, vous offre le levier capable de soulever le monde et de gagner toutes les batailles. « *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* » Dieu n'est-il pas notre Rempart, notre Rocher, notre Force, notre Bouclier ?

La même leçon d'énergie et de confiance vous est donnée par Ste Jeanne d'Arc, notre glorieuse Patronne, en son activité, en sa Passion, en sa mort.

I. — *La force d'âme de Jeanne en action*

1° Jeanne d'Arc *vit sous le regard de Dieu ;* elle marche en sa présence, comme jadis Abraham (Gen., XVII, 1). Elle le sait. Elle le dit : « *Dieu est mon Sire, premier servi.* » « *Es-tu en état de grâce ?* lui demandent ses juges. — *Si je n'y suis,* répond-elle, *Dieu veuille m'y mettre ; si j'y suis, Dieu veuille m'y tenir !* »

Fille de Dieu, consciente de sa noblesse et des privilèges d'une fille de Dieu, elle est envoyée par Dieu pour défendre son idéal : celui de la chrétienté. Comme Gédéon (Sam, XVII, 45) elle dira : « Je viens au nom du Dieu des armées. »

« Ce que Bernard de Clairvaux a été trois siècles auparavant, Jeanne l'est en ce début du XV$^e$ siècle où cet idéal va fléchir. C'est l'idéal de chevalerie : elle est *soldat du Christ.* En elles se rejoignent, comme dans la chevalier véritable, les intentions guerrières et le vouloir chrétien. Son mysticisme la place dans la même ligne que ces croisés qui n'ont jamais conçu la force autrement que servant Dieu. Tout pour elle dépend de « son Sire », du Suzerain d'en-haut dont le dauphin Charles n'est que vassal sur terre et de qui il tient le royaume en commende et bénéfice. « *A Domino factum est istud* », disait le chancelier Gerson. C'est la seule explication des faits historiques les plus évidents » (Daniel-Rops).

2° Admirez *sa sagesse,* son expérience, sa sérénité, sa joie fondées sur la certitude de faire la volonté de Dieu et d'agir avec lui. Sa *Lettre aux Anglais* est un appel à la paix chrétienne, œuvre de justice.

« Rendez à la Pucelle, qui est ici envoyée de par Dieu, le Roi du ciel, les clefs de toutes les bonnes villes que vous avez prises en France. Elle est toute prête de faire paix, si vous voulez faire raison, pourvu que la France vous rendiez et payiez pour l'avoir tenue...

Croyez fermement que le Roi du ciel enverra plus de force à la Pucelle que vous ne lui en sauriez mener avec tous assauts... Vous, duc de Bedford, la Pucelle vous prie et vous requiert que vous ne fassiez plus détruire. Si vous lui faites raison, vous pourrez venir en sa compagnie, où les Français feront le plus beau fait qui oncques fut fait pour la chrétienté. »

Ainsi, en guerre, Jeanne n'a aucune haine ; elle ne veut que la justice et la paix ; bien mieux, elle invite ses ennemis à collaborer dans une tâche commune, plus chrétienne que cette guerre fratricide. Tous ensemble, unissons-nous pour défendre les droits de Dieu et ceux de l'Eglise.

« Je ne voudrais rien faire ou dire contre la foi chrétienne... *L'Eglise, je l'aime et la voudrais soutenir de tout mon pouvoir* pour notre foi chrétienne, et ce n'est pas moi qu'on devrait empêcher d'aller à l'église ni d'ouïr la messe... *Et m'est avis que c'est tout un de Notre-Seigneur et de l'Eglise,* et qu'on n'en doit point faire de difficulté... »

*Ad fidem ac patriam tuendam...* « C'est pour protéger la foi chrétienne et la patrie que vous avez suscité, Seigneur, la bienheureuse Vierge Jeanne d'Arc. Accordez à notre Eglise de triompher de ses ennemis et de jouir d'une paix durable. Par J.-C. N.-S. ». Et vous, Ste Jeanne, notre sœur et modèle, attirez-nous sous l'étendard qui mena nos aïeux à la victoire, pour défendre, unis à nos frères chrétiens, la grandeur et l'amour de notre Roi universel, Jésus ! *Cantemus Domino ; gloriose enim magnificatus est.*

3° La parole de Jeanne émeut, ses exemples entraînent les âmes des jeunes et celles de leurs aînés, leur donnent des ailes pour voler vers cet *idéal de pureté et de sacrifice* dont elle demeure la resplendissante incarnation.

De cette pureté dont le procès donne tant de preuves, pour laquelle, en définitive, elle meurt, notre siècle jouisseur et corrompu a faim, en réalité. Il s'agite désespérément, ainsi

que les papillons de nuit, autour de fallacieux et maigres lumignons qu'il nomme science, progrès, amour, etc., parce qu'il ne sait plus regarder les étoiles et qu'il a perdu sa route en perdant la boussole, la foi qui fait resplendir en sa gloire la Lumière du monde, le Soleil sans couchant, Jésus ressuscité, Roi du ciel et de la terre. Il se laisse entraîner par le torrent de la sensualité, parce qu'il a perdu le sens de Dieu, de Dieu vivant dans l'intime des âmes et leur communiquant sa propre béatitude (cf. *Prov.*, XXII, 11).

O Ste Jeanne, vous, la Vaillante par excellence, la Fille de Dieu, fière, pure, joyeuse et conquérante, nous implorons de Dieu, avec votre secours, votre force invincible. En pratiquant pour l'amour de Dieu la chasteté chrétienne et les autres vertus dont elle est inséparable, vous fûtes véritablement un « grand homme ».

4° *La force,* la virilité chrétienne est une vertu morale surnaturelle qui affermit l'âme dans la poursuite du bien difficile à atteindre, de telle sorte qu'elle ne se laisse ébranler par aucune crainte, pas même par celle de la mort. *Illam spiritus fortitudinem...* (Secrète de la messe).

Ses actes se ramènent à deux principaux : *entreprendre* et *endurer* des choses difficiles.

Pour entreprendre et faire le bien, il faut de la décision, du courage en face des efforts à faire et de la persévérance. Pour subir et souffrir pour Dieu les épreuves qu'il envoie, les maladies, les calomnies, les mauvais procédés dont on est la victime, il y faut autant d'énergie.

Subir et souffrir exigent parfois plus d'énergie qu'entreprendre ; en effet, qui entreprend une chose difficile donne un effort momentané qui n'est pas comparable, pour la durée, à celui qui est demandé, v .g. à un malade cloué sur un lit ou à une âme éprouvée par de persistantes tentations.

L'âme forte ne craint ni les fatigues ni les dangers, persuadée de ce que le seul mal véritable est le péché. Elle est inaccessible au respect humain ; elle agit suivant ses convictions, sans peur et sans reproche, quoi qu'en dise l'opinion publique. S'efforçant à plaire à Dieu, elle n'a cure de plaire aux hommes (cf. Gal., I, 10). *L'idéal qu'elle médite et veut imiter est Jésus.* Avec sa grâce, elle n'hésite pas à entreprendre de grandes choses pour Dieu et pour le prochain ; l'habitude qu'elle a prise de se dominer et de se donner dans les humbles circonstances lui donnant de l'assurance pour de plus importants dévouements.

Pour la gloire de Dieu, ni les difficultés ni les dépenses ne l'arrêtent. Au lieu d'amasser de l'argent, l'homme fort, la femme courageuse le dépensent en de grandes entreprises : églises, écoles, hôpitaux, œuvres sociales, universités, missions, séminaires, œuvres de presse et d'apostolat. Pour l'Eglise, son clergé, son rayonnement, ils donnent sans compter, se confiant à la Providence qui rend au centuple dès ce monde et qu'il a promis aux détachés, aux généreux, la vie éternelle. Soldats du Christ depuis leur Confirmation, ils se donnent eux-mêmes à *l'Action Catholique,* à la croisade moderne pour sauver le monde ; et leur joie s'amplifie à la mesure du don, sans parvenir à l'égaler, lorsque Dieu les appelle ou choisit un ou plusieurs de leurs enfants pour les splendides tâches du sacerdoce ou de la vie religieuse.

*Le secret* de cette force d'âme est *l'Hostie sainte,* le Dieu vivant, qui tant de fois a préparé et conduit Jeanne d'Arc à la victoire et qui ne cesse de nourrir les soldats du Christ et d'en faire des héros.

II. — *La force de Jeanne en sa passion*

1° A l'exemple de Jésus, Jeanne a souhaité que le calice s'éloignât ; puis, elle a accepté de le boire, puisqu'il le fallait. C'est si humain et si chrétien ! Condamnée injustement, calomniée, moquée, injuriée, la vierge fidèle porte au tribunal du Christ la robe immaculée de son baptême et le flambeau vivant de sa foi. Son amour l'a associée intimement à la Passion de Jésus « pour son Corps, qui est l'Eglise ». « Le Seigneur est mon pasteur, je ne manque de rien... Même si je marche dans le ravin de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal ; car tu es avec moi » (Ps. XXII).

« En la semaine de Pâques, étant sur les fossés de Melun, il me fut dit par mes voix que je serais prise avant la Saint-Jean et qu'ainsi fallait que fût fait ; que je prisse tout en gré et que Dieu m'aiderait... Mes voix me disent : Prends tout en gré, ne te chaille de ton martyre. Tu t'en viendras enfin au Royaume de Paradis. Et cela me le disent mes voix simplement et absolument, c'est à savoir sans faillir. J'appelle cela martyre pour la peine et adversité que je souffre en la prison, et je ne sais si j'en souffrirai de plus grandes, mais je m'en attends à Notre-Seigneur... Je crois fermement ce que mes voix m'ont dit, que je serais sauvée, aussi fermement que si j'y étais déjà. »

Jusque sur le bûcher, Jeanne proclamera : « *Les voix que j'ai eues étaient de Dieu.* Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par le commandement de Dieu ! Non, mes voix ne m'ont pas déçue. »

Son sacrifice est une nouvelle victoire, qui associe Jeanne au divin Triomphateur du Calvaire.

« Vierge au cœur viril, chante l'Eglise, dans les tourments que tu subis, du Christ tu nous offres l'image.

Oppressée par les flammes, tu invoques Jésus, tu baises la Croix avec amour, et ton âme s'envole vers lui, semblable à une douce colombe.

Vierge bienheureuse, aide-nous ; par ta prière, que chacun obtienne la couronne de la gloire ! Louange au Père, au Fils ! Gloire à l'Esprit-Saint qui blesse les cœurs d'amour et les rend énergiques et forts ! *Amen.* »

2° Il nous reste à imiter Jésus comme Ste Jeanne, en sa Passion et sa victoire. Ne sommes-nous pas engagés depuis le baptême à vivre une vie « nouvelle », donc sans cesse renouvelée, à faire du neuf, du vivant, du rayonnant et du conquérant avec notre vieux monde ? Car il est une force toujours jeune

de renouvellement et de création : c'est le Saint-Esprit, Amour sans limite, qui « renouvellera la terre ». Il transforme divinement nos infirmes moyens par ses *sept dons*. L'un d'eux est la force.

Ste Jeanne d'Arc était mue par cette force. De même tous les saints ; Ste Claire d'Assise, par ex. († 12 août 1253) : « Depuis que j'ai connu la grâce de mon Seigneur Jésus, disait-elle, aucune pénitence ne m'a été pénible, aucune infirmité ne m'a semblé dure, aucune douleur ne m'a paru trop grande ; au contraire, son amour a changé toutes les choses amères en douceurs et en joies. »

* *

*Veni, Creator Spiritus*... Venez, Esprit créateur, notre défenseur, eau vive, feu, amour, joie céleste répandue dans les cœurs.

Tous les jours de sa vie, le Maréchal Foch récita le *Veni, Sancte Spiritus* et le chapelet qu'il avait promis dans sa jeunesse. JHESUS MARIA ! proclamait l'étendard de Ste Jeanne d'Arc. Regardons ce modèle et suivons cet exemple. *Amen.*

## DIMANCHE DE LA PAIX

### Dimanche après l'Ascension

LA PAIX DU CHRIST

Tous les dimanches l'Eglise nous fait demander la paix : « Agneau de Dieu, donnez-nous la paix. » Aujourd'hui, elle veut que toutes nos prières, toutes nos pensées se rapportent exclusivement à ce bien inappréciable et si menacé : la paix. Non pas celle que le monde, comme dit Jésus, prétend donner, mais celle que lui, Jésus, a promise et garantie à ses disciples : « Je vous donne **ma** paix. » Mettons-nous devant ce problème vital avec l'intime conviction qu'il n'est pas le domaine réservé des hommes d'Etat, mais que « tout citoyen a le droit de connaitre, de juger et d'agir, mais aussi le devoir de ne pas se désintéresser des événements » (C[al] Feltin). Voilà plus de dix ans que l'humanité est aux prises avec ce mal redoutable. A la lumière de notre foi, essayons de dégager **les causes de la guerre** pour mieux découvrir **le secret de la paix.**

### I. — *Les causes de la guerre*

a) **Les causes apparentes.** Les historiens de l'avenir, quand ils traiteront de cette période agitée qui commence en 1914, qu'on pourrait appeler la « guerre de Quarante ans » en déduiront les causes, telles qu'elles apparaissent à l'observateur informé. Ils dénonceront les causes **politiques** des conflits mondiaux. Ils allégueront certaine **loi démographique.** Ils montreront que les lois **économiques** rendaient inévitable un conflit qui se solde dans la dispute des richesses naturelles, pétrole ou charbon. Ils remarqueront enfin que ce qui s'affrontait, c'était surtout une « **idéologie** », racisme, pangermanisme, marxisme...

b) **Les causes profondes.** Pour le chrétien, c'est beaucoup plus simple et, sans être un spécialiste des sciences historiques, il sait bien que l'origine de tout désordre, c'est le désordre premier : le péché originel.

Tant qu'Adam a été soumis à Dieu, la paix régnait dans son cœur, parce que Dieu en était l'hôte et y tenait en respect les forces de désordre : les appétits inférieurs. Mais aussitôt qu'il eut désobéi, Dieu se retira, et les forces du mal, déchaînées par le premier péché, introduisirent la guerre entre l'homme et la nature, comme entre son corps et son âme. Le résultat ne se fit pas attendre. Adam vécut assez pour contempler la première tuerie : « Caïn, dit le livre sacré, se jeta sur son frère et le tua. » Pourquoi ? L'auteur inspiré nous le révèle en termes saisissants : Caïn était jaloux de son frère, dont les offrandes avaient plu au Seigneur. Et Dieu lui avait dit : « Si tu faisais le bien, ton offrande (aussi) serait agréée... le péché te guette, mais toi, tu dois le dominer. » Or, Caïn n'a pas dominé son péché, c.-à-d. sa jalousie homicide. Et il en est toujours ainsi.

C'est pour n'avoir pas dominé les forces du péché, conseillères d'homicide, que les hommes se jettent les uns sur les autres. Qu'ils soient armés de gourdins ou de canons, qu'importe. Que ce soit pour se disputer l'hégémonie ou le pétrole, c'est toujours « du cœur que viennent les pensées mauvaises... vols, meurtres, convoitises, méchancetés, fourberies » (Marc, VII, 21). C'est donc au cœur qu'il faut appliquer le remède. C'est dans l'ordre spirituel qu'il faut chercher le secret de la paix.

### II. — *Le secret de la paix*

a) **Il n'est donc pas dans les mesures d'ordre politique** ou **diplomatique.** Certes, il est du devoir des gouvernants de prendre les mesures de leur compétence pour éviter ou arrêter la guerre : efforts de conciliation, pactes, etc... ; rien ne doit être négligé pour défendre ou rétablir la paix. Mais l'histoire nous convainct que ces remèdes sont souvent inopérants.

Alors, il faut réarmer ? Triste remède, en vérité. Comme l'observe Pie XII (Noël 1943), « la vraie paix n'est pas le résultat... d'une proportion de forces ». Cependant, concède le Pape, « la stabilité même de cette paix a besoin de s'appuyer sur une mesure normale de puissance, à la condition que ce soit pour servir, défendre, protéger le droit. »

Cela revient à dire que le vrai remède est celui qui s'applique à la source du mal. Le secret de la paix, c'est de la demander à Celui qui tient tous les cœurs dans sa main, c'est donc de **revenir à Dieu.**

b) **Le retour à Dieu.** En nous réconciliant avec son Père, le Christ nous avait rendu cette paix intérieure, source et garant de la paix extérieure. Dans le sermon sur la Montagne, il oppose à la conception païenne du bonheur une conception qui atteignait dans notre cœur tout ce qui peut être cause de guerre : l'orgueil, la cupidité, la dureté de cœur. « Bienheureux ceux qui ont une âme de pauvre, méprisant les richesses, acceptant une vie laborieuse avec douceur et humilité. Bienheureux les miséricordieux, bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, et les faiseurs de paix. »

Qu'on ne dise pas que c'est ravaler l'homme. Nul n'a plus vigoureusement proclamé sa dignité, puisqu'il nous affirme qu'un petit enfant est sacré, qu'un des princes de la cour céleste est son protecteur et que son âme vaut mieux que tout l'univers. La grande révolution pacifique qu'il opère, c'est précisément d'opposer à ces valeurs terrestres qui mettent les hommes aux prises, ces valeurs spirituelles et divines qui, au lieu de diviser les hommes dans des conflits d'orgueil ou

d'intérêt, les rapprochent dans un sentiment de Justice et de Charité. Là est précisément le secret de la paix, de **sa** paix.

c) Le retour à Dieu **fait régner la justice** dans nos cœurs et dans la société. Si deux guerres mondiales, en moins d'un demi-siècle, ont désolé l'humanité et menacé jusqu'aux valeurs les plus élémentaires de notre civilisation, c'est que la déchristianisation du monde moderne, poussée jusqu'à l'athéisme le plus absolu, a vidé les consciences du sens moral sans lequel il n'y a plus ni valeur des traités ni respect de l'homme. Pour avoir secoué le joug du Christ et de son Père, les hommes se sont asservis à la matière. Ils n'ont plus eu d'autre objectif que de produire, pour jouir. L'Etat, oubliant sa raison d'être qui est de servir le bien commun, a courbé les citoyens sous le joug d'une autorité sans limites. Le capital, au lieu d'être l'instrument du travail humain, a fait fait des hommes des machines à produire, a ressuscité, sous la forme du prolétariat, l'esclavage antique. De là les conflits qui ont ébranlé la planète et déchiré la société. Devant de si terribles menaces, que peuvent faire les palabres diplomatiques ? Que peut une science, dont les progrès les plus merveilleux aboutissent à la bombe atomique ? que peuvent des alliances toujours précaires ? Il ne reste d'autre ressource que de prier comme les apôtres : « Seigneur, sauvez nous, nous périssons ! » Et le Seigneur nous répond : je vous ai donné ma paix en vous prescrivant **la justice** et **la charité**.

d) **Justice.** Respect des droits imprescriptibles qui découlent de la dignité humaine. Dans ses Messages de guerre, en 1941, 1942, 1943, le Pape a supplié ses enfants, c.-à-d. tous les hommes, de respecter ces droits sacrés. Il a protesté contre les déportations et les assassinats de tant de pauvres innocents. Il a réclamé, après ses glorieux prédécesseurs, mais en des termes que les circonstances rendaient particulièrement éloquents, une condition vraiment humaine pour l'ouvrier : un travail assuré, sain, bien rémunéré, un petit bien de famille, autant que possible. Il a rappelé à l'Etat que, dans les vues de la Providence, la seule justification de son pouvoir était de servir le bien commun et que la législation devait s'intégrer dans l'ordre moral et religieux, c.-à-d. s'inspirer des exigences du souverain domaine de Dieu. Il a plaidé la cause des petits Etats, trop souvent sacrifiés aux intérêts des grands, celle des minorités nationales, de langue, de race, de religion. Si ces enseignements, qui sont ceux-mêmes du Christ, étaient pris en considération, croyez-vous que la paix sociale et internationale ne serait pas mieux assurée ? Chaque progrès de la justice marque un recul pour le marxisme, qui est, comme on l'a dit, « la mauvaise conscience des chrétiens », et pour la guerre.

e) **Charité.** La paix (IIa-IIae, q. 29, a. 3) est l'effet propre de la Charité. Les hommes ne sont-ils pas tous frères ; tous rachetés par le sang du Christ ? « C'est lui qui est notre paix, lui qui, des deux peuples (juifs-gentils) en a fait un seul, en renversant le mur de haine qui les séparait (Eph., II, 12).

Aujourd'hui, ces « deux peuples », ce sont les « classes : patrons-prolétaires » ; ce sont les deux groupes : empires totalitaires-pays libres. « Il a voulu, rétablissant la paix, ne faire en lui, de ces deux peuples, qu'un seul homme nouveau, et, en lui encore et par la croix, où il a mis à mort la haine, réconcilier à Dieu l'un et l'autre devenus un seul peuple » (Eph., II).

Beau rêve ? Pourtant, c'est une réalité, la seule où nous puissions trouver le remède aux maux présents.

Le communisme athée, « intrinsèquement pervers », **ne capitulera jamais** ; il réalise par son despotisme une unité qui fait sa force. Les autres peuples libres, sont cruellement divisés. Rivalités entre eux ; divisions entre chrétiens qui vont presque jusqu'à l'hostilité. Seule la charité du Christ peut réaliser l'unité intérieure, au nom d'une **doctrine d'amour,** le beau rêve de justice et de fraternité. Seule aussi la charité peut amener les peuples à abattre les cloisons d'égoïsme qui les séparent.

* *

Mais qui réalisera ce programme ? Nous autres, la piétaille, nous n'avons pas voix au chapitre ! Cependant : « Chaque homme qui croit en Dieu, proclamait Pie XII (Noël 1941), est un puissant facteur et un paladin d'un ordre nouveau de la justice. Quiconque a la foi au Christ apportera des éléments particulièrement précieux à la reconstruction sociale. »

Cet enseignement de l'Eglise, que je vous ai résumé rapidement, vivez-le, propagez-le par l'exemple et par la prière. Chaque effort, pris à part, est peu de chose. Mais ce sont des infiniment petits qui, au fond des mers, il y a des millions d'années, ont construit ces massifs calcaires, qui fournissent aujourd'hui le fondement et les matériaux de nos maisons. Ainsi nos efforts additionnés finiront-ils par imposer, sinon toujours notre foi, du moins le respect de ses exigences en matière de justice et de charité.

D'ailleurs, nous ne sommes pas condamnés à l'isolement. Rien ne vous empêche de donner votre nom à ce grand mouvement catholique international qu'on appelle « **Pax Christi** ». Au mois de juillet, des jeunes étudiants catholiques, partis de tous les pays d'Europe, convergeront vers le Rhin pour une rencontre fraternelle qui dissipera bien des préjugés. Elargissez vos vues et vos prières aux dimensions de la chrétienté, et vous aurez bien travaillé pour la paix...

## CAUSERIES DE PEDAGOGIE CATECHISTIQUE

### VII

#### FINALITÉ DU CATÉCHISME

Nous avons vu que pour apprécier correctement les diverses méthodes d'éducation, il fallait au préalable envisager le but de l'éducation. De même, si nous voulons comparer l'utilité des diverses méthodes catéchistiques, il faut d'abord s'entendre sur le but visé.

#### I. — *Hiérarchie des fins*

1. — Or il est incontestable que le but essentiel de nos efforts est de faire **aimer Dieu** par les enfants : « Malheur à la science qui ne tourne pas à aimer, au catéchisme comme ailleurs. » « Celui qui enseigne la religion, dit M. l'abbé Jean Plaquevent, n'a réussi qu'autant qu'il a provoqué dans un esprit un intérêt vif et durable pour Dieu lui-même et pour les choses de Dieu » [1]. Même insistance de la part de M. le chanoine Mouroux : « Ce qui importe le plus aux catéchistes de l'enfance au-delà de toutes les psychologies,

[1] *Documentation catéchistique*, n° 8, juillet 1950, p. 11.

sociologies, pédagogies, qui sont nécessaires, mais qui sont des moyens, c'est le sens de Dieu et le sens de l'Eglise »[2].

Malheureusement cet intérêt pour Dieu, ce sens de Dieu n'est guère courant : « La plupart de nos garçons et de nos filles de 12, 13 ans, quand ils sortent de la grande enfance, ont une religion qui n'a pas de Dieu ; ou ils ont un Dieu qui n'est pas Dieu, un Dieu qui est un peu comme ce qu'un laïque pourrait croire, un Dieu qui est nécessaire puisqu'il faut bien quelqu'un qui ait fait exister le monde »[3]. Il faut coûte que coûte remettre les âmes de ces enfants en contact vivant avec Dieu, et autant que possible commencer de très bonne heure cette formation.

Jadis, voilà 70 ans et plus, le problème ne se posait pas : la plupart des écoles étaient chrétiennes ou d'inspiration chrétienne. Presque tous les villages avaient leurs religieuses ou leurs Frères occupés à l'éducation de la jeunesse. Le milieu paroissial était encore fervent et pratiquant. Par conséquent le catéchisme pouvait se borner à un rôle intellectuel : les enfants n'avaient qu'à y apprendre en formules exactes l'énoncé des dogmes dont ils vivaient par ailleurs. Mais actuellement la situation est complètement renversée : le laïcisme a fait ses ravages, les enfants ne vivent plus chrétiennement, ni dans la rue, ni à l'école, ni même souvent dans leur famille. Il leur manque donc l'essentiel. Dans ces conditions, si, au catéchisme, nous nous contentons de leur faire apprendre des formules, nous perdons notre temps. Même s'ils ont bonne volonté, ils ne font qu'un effort d'intelligence et de mémoire. Le sens profond, la valeur vitale des textes leur échappe : tout cela est trop étranger à leurs préoccupations quotidiennes ; dans quelques années il n'en restera plus rien, et ils seront peut-être aussi imperméables, sinon plus, à la religion, que s'ils ne l'avaient jamais étudiée, car ils en auront gardé un souvenir purement livresque, abstrait, sans valeur réelle.

Il faut donc absolument mettre au premier plan de nos efforts le souci de faire entrer les âmes en contact avec Dieu, de leur faire aimer Dieu, de créer chez eux un besoin toujours plus grand de Dieu.

2. — Notre deuxième but est de faire passer ces sentiments **dans la vie quotidienne.** Car un amour platonique de Dieu ne suffit pas. Nous devons aider les enfants à vivre selon leurs croyances et leurs sentiments. Nous devons donc avoir la hantise de faire leur éducation complète. Comme le dit M. Colomb : « Il faut parler, au catéchisme, de formation chrétienne, de formation chrétienne englobant les deux aspects d'instruction et d'éducation »[4]. Quand nous leur aurons appris à vivre en chrétiens, à s'imposer des sacrifices pour l'amour de Dieu, à faire des B. A. quotidiennes, à s'approcher des sacrements non par ordre mais par conviction personnelle, alors il y a des chances qu'ils persévéreront. Et si par malheur ils abandonnent momentanément leurs pratiques religieuses, le souvenir qu'ils en garderont sera sûrement bienfaisant. Il créera chez eux plus tard la nostalgie d'une vie pure et fervente, et cela les ramènera à Dieu tôt ou tard.

3. — C'est en troisième lieu seulement, pensons-nous, qu'il faut placer le souci de **l'étude** proprement dite. Nous n'ignorons pas que pour S. Thomas l'intelligence a une valeur de priorité naturelle sur la volonté. Il est très vrai qu'on ne peut vouloir ce qu'on ne connaît pas, et que pour faire aimer Dieu et pratiquer la vertu, il faut que l'enfant sache de quoi il s'agit. Je veux dire seulement que pour faire aimer Dieu et accomplir sa volonté, il n'est pas nécessaire de commencer par de longs exposés doctrinaux et abstraits : il faut y pousser dès le début, dès que l'enfant a été tant soit peu éclairé. Alors s'il réagit en aimant Dieu et en vivant chrétiennement, l'enseignement théorique peut lui être donné, il en profitera.

Mais encore une fois, il ne faudra jamais faire de cet enseignement la fin principale et dernière de nos classes de catéchisme : le but essentiel doit être de former des chrétiens d'une foi profonde et vivante.

## II. — *Choix des moyens*

Une fois fixé notre but, il faudra constamment l'avoir présent à l'esprit quand il s'agira de choisir les diverses méthodes d'enseignement. Car nous courons un danger. Vous constaterez que le catéchisme actif est captivant. On se passionne vite pour des procédés aussi intéressants que le découpage, le modelage, le dessin, etc. Et par suite on risque de s'arrêter à ces activités manuelles, de s'y complaire pour elles-mêmes, d'en faire un compartiment de l'art. Et nous croirons avoir atteint notre but quand nous aurons fait réussir aux enfants des œuvres remarquables.

Ce serait tomber dans une erreur aussi pernicieuse que celle d'un enseignement purement théorique. Car l'art ne mène pas plus directement à Dieu que la connaissance : on peut s'y confiner aussi bien que dans la science, et dans ce cas on reste toujours à une distance infinie de Dieu.

Il est donc nécessaire de graduer les méthodes actives selon leurs rapports avec la fin fixée, et de donner notre préférence à celles qui conduisent le plus directement à Dieu : « C'est à ce passage du plan humain au plan divin, dit M. Coudreau, P. S. S., Directeur de l'Institut supérieur catéchétique, que doit s'appliquer toute la pédagogie catéchistique, et c'est à la lumière de cette exigence, à savoir : le passage d'un plan à l'autre, que doivent s'apprécier toutes les techniques de pédagogie catéchistique »[5].

Par suite, nous insisterons d'abord sur des procédés tels que : la prière personnelle et liturgique, le geste cultuel et la prière chantée, l'intégration à la vie paroissiale et l'esprit missionnaire. Et dans l'activité plus proprement intellectuelle, nous établirons encore un classement : nous donnerons la plus grande importance aux exercices qui favorisent le plus les facultés intérieures, tels les tests, devoirs, dessins libres, et nous emploierons modérément et temporairement les coloriages, découpages, modelages, dessins imposés, etc., qui ont un rôle moins formateur, surtout pour les élèves suffisamment avancés.

C'est cet ordre d'importance relative que nous suivrons dans l'exposé de ces leçons. Je m'empresse de vous dire que cette répartition successive n'est pas une invitation à négliger les procédés que nous verrons en dernier lieu : il y en a même parmi ceux-ci qui s'imposeront dès les premières années de catéchisme. Mais ce sera précisément parce que les enfants seront alors incapables de faire mieux. Il en est d'un exposé pédagogique comme d'une classification psychologique : tout se tient ; un ordre en vaut un autre. Le tout

[2] *Ibid.*, n° 14, janvier 1952, p. 14.
[3] R. P. Rimaud, *ibid.*, n° 12, juillet 1951, p. 13.
[4] *Ibid.*, n° 15, avril 1952, p. 11 et 13.

[5] Même référence.

est de se décider à en choisir un qui ait sa raison d'être. C'est ce que nous ferons en nous basant autant que possible sur la valeur théorique des méthodes appréciées dans leurs rapports avec la fin entrevue.

# MOIS DE MARIE

## AVEC SAINT BERNARD

## I. — *LE MODELE ET LE MAITRE*

### 4e jour

### LE CITHARISTE DE NOTRE-DAME

S. Bernard ne porte pas seulement le titre de Saint, mais aussi celui de Docteur. Il fut canonisé douze ans après sa mort par Alexandre III ; et c'est au **XIX**e siècle qu'il fut proclamé Docteur de l'Eglise par Pie VIII.

Ce titre de Docteur n'est décerné par l'Eglise qu'aux saints qui ont excellé dans l'exposé ou la défense de sa doctrine. Considérable est l'œuvre écrite de S. Bernard ; il est un maitre de l'ascétisme et de la mystique. Pourtant il est surtout le Docteur de Marie.

Modèle de dévotion à Marie, il est aussi pour nous un guide. Nous voulons nous mettre à son école ; nous avons tant besoin d'éclairer et d'approfondir notre dévotion à la Sainte Vierge.

Avant de faire l'exposé de son enseignement, il sera bon de prendre une vue d'ensemble de son œuvre mariale. Voyons donc d'abord les **Œuvres mariales de S. Bernard,** ensuite leur **Caractère** qui fait leur exceptionnelle valeur.

### I. — *Ses œuvres mariales*

S. Bernard ne s'est pas proposé d'écrire un traité en règle des grandeurs et des vertus de la T. S. Vierge. Il ne fut pas professeur d'Université, donnant un cours à des étudiants. Il est le Père Abbé de Clairvaux qui parle à ses frères, réunis dans la salle capitulaire, pour leur donner la nourriture spirituelle qui entretiendra et développera leur ferveur. Mais avant de nourrir ses moines du pain de cette doctrine, il s'en est nourri lui-même. Sa spiritualité personnelle l'inclinait à chercher dans la dévotion à Marie, le secret de sa perfection. Aussi souvent s'était-il penché sur ce mystère de Notre-Dame qui est le nœud de sa destinée : le mystère de son Annonciation.

Sa maladie, dont nous avons parlé, lui laissant quelque loisir, il écrivit ses méditations sur ce mystère. Ce fut son premier ouvrage marial, les **Louanges de la Vierge Marie :** série de quatre homélies ou instructions familières sur le récit de l'Annonciation, souvent citées sous le titre d'homélies sur le **Missus est** : « Un ange fut envoyé de Dieu ».

Ce premier ouvrage fut écrit d'inspiration, par goût spirituel, nullement par obéissance aux obligations de sa charge ; comme S. Bernard le déclare dans sa préface, c'est un sujet longtemps caressé par lui. Il l'a écrit aussi de sa propre main, alors que ses autres homélies ont été recueillies par ses religieux d'après leurs notes ou leurs souvenirs. Il l'a écrit sur ce qui est le centre même des grandeurs et du rôle de la T. S. Vierge : l'Annonciation.

Dans l'ordre chronologique, un autre travail marial écrit de la main de S. Bernard, c'est sa lettre aux chanoines de Lyon sur la **Conception de Sainte Marie.** Vers 1138 ou 1140, à la nouvelle que l'Eglise de Lyon, l'Eglise primatiale des Gaules vers laquelle les autres regardaient, avait introduit dans son calendrier la fête, nouvelle en France, de la Conception de la Sainte Vierge, il crut de son devoir, pour la pureté de la foi et l'obéissance à l'Eglise de Rome, de leur faire connaître son sentiment. Nous le verrons et l'expliquerons en son temps, l'avis de S. Bernard ne concordait pas avec ce qui est maintenant dogme de notre foi. Pour lui la T. S. Vierge n'avait pas été conçue Immaculée, mais seulement sanctifiée entre sa conception et sa naissance, dans le sein de sa mère, comme cela fut pour S. Jean-Baptiste. La fête de la Conception de Marie n'avait donc pas de raison d'être, mais seulement celle de sa Nativité. Malgré cette erreur, la lettre mérite de retenir notre attention. Elle déroule une litanie enthousiaste des gloires de la T. S. Vierge. Et surtout elle nous donne l'exemple de la parfaite docilité à l'Eglise infaillible : S. Bernard se soumet pleinement d'avance aux décisions que l'Eglise pourra prendre sur cette question.

Avec ces deux écrits un dévôt de Marie doit connaître au moins deux autres sermons du grand Docteur : le sermon dans l'octave de l'Assomption sur « **les douze prérogatives de la bienheureuse Vierge Marie** » et le sermon pour la fête de la Nativité, connu sous le nom de sermon sur « **l'Aqueduc** ». Il en est d'autres — le 1er et le 4e sermon sur l'Assomption, par exemple. Mais par leur étendue et leur importance, spécialement sur la médiation de Marie, ceux sur les douze prérogatives et sur l'Aqueduc ne peuvent être ignorés.

Le sermon sur les douze prérogatives de Notre-Dame, que le saint voit figurer dans la couronne de douze étoiles qui ceint la tête de l'apparition de l'Apocalypse, débute par un exposé de la pensée de S. Bernard sur la médiation de Marie, et le sermon sur l'aqueduc, image de cette médiation est tout entier consacré à cette doctrine aujourd'hui commune dans l'Eglise. C'est par ses vues sur Marie Médiatrice que l'enseignement de l'abbé de Clairvaux est le plus original et qu'il a fait école.

Il est d'autres écrits sur lesquels S. Bernard parle de la T. S. Vierge, tel son « Commentaire du Cantique des cantiques », mais il fallait nous en tenir aux principaux.

### II. — *Leur caractère*

Il faut souligner surtout le caractère de ces écrits, afin de comprendre l'influence de S. Bernard dans le développement de la dévotion à la Sainte Vierge et pour donner le goût de le lire puisqu'il existe des éditions de cette œuvre à l'usage du grand public.

On a remarqué qu'en somme cette production mariale ne tient qu'une bien petite place dans l'œuvre immense du saint Docteur (quelques 50 pages sur 1.100 de l'édition Migne). Et d'aucuns s'étonnent qu'on fasse si grand honneur à S. Bernard de le regarder comme un des promoteurs du culte de Notre-Dame. C'est apprécier bien matériellement les choses ! Ce qui fait un poète ce n'est pas le nombre de vers produits mais leur souffle, les images, la musique, le verbe. Bien mince est le **Traité de la Vraie dévotion à la Sainte Vierge** de S. Louis-Marie de Montfort — ce petit écrit comme il l'appelle ! — et pourtant il a une influence que ne possèdent pas divers tomes massifs. Qu'est-ce que les **Gloires de Marie** dans l'abondante production de S. Alphonse ? et pourtant c'est par elles qu'il est connu du grand public de piété et qu'il a fait avancer la dévotion

à Marie. Un livre ne vaut pas par ses dimensions, mais par sa richesse de pensée et sa puissance d'expression. Et voilà ce qui fait la valeur et l'influence de l'œuvre mariale de S. Bernard.

Encore qu'il n'ait pas écrit un Traité sur la T. S. Vierge, ses homélies sont si riches de substance qu'elles contiennent l'ensemble des vérités sur la grandeur, les grâces et les vertus de Marie. On n'aurait qu'à cueillir dans ces pages les plus belles fleurs, les disposer en gerbe, les offrir ainsi, pour mettre en mains une véritable somme de tout ce qui concerne N.-D... sauf que ce serait plus un herbier qu'un bouquet, parce qu'on lui aurait enlevé ainsi le charme de sa méditation.

Et plus particulièrement dans cette doctrine de Marie, il est une vérité qu'il a mise en plus haut relief, vérité capitale pour la piété et la sanctification, qui est aujourd'hui le thème central des é udes des théologiens : la Médiation de la Sainte Vierge dans l'œuvre de notre salut et de notre sanctification. C'est la perle précieuse de ses bijoux pour laquelle on sacrifierait les autres.

Enfin chez lui, ce n'est pas seulement l'aspect dogmatique de ces vérités mariales qui est mis en lumière, mais aussi leur côté pratique, ascétique et mystique. Il n'est pas le professeur, mais le Maître des novices ou le Père spirituel de ses religieux, qui vise à leur avancement. Sa doctrine tourne à aimer, à agir, à se sanctifier. Et elle y entraîne irrésistiblement. Parmi les Docteurs de l'Eglise, S. Bernard porte un nom exprimant ce charme de sa parole qui ajoute encore à la substance de sa doctrine. Il est le « Doctor mellifluus » : celui qui distille le miel, l'abeille diligente qui va de fleur en fleur. Les images abondent dans ses homélies, images bibliques ou images qu'a trouvées sa méditation. Avec lui on s'y arrête, on jouit de leur beauté, on y revient sans cesse.

Il est l'abeille laborieuse qui fait son miel du suc de toutes ces fleurs. De ces images il tire toutes les richesses qu'elles offrent. Et il les condense dans une formule qu'on n'oublie plus.

Il est l'abeille convaincante, — « apis argumentosa » dont parle la messe de Ste Cécile, — dont le miel est douceur, agrément, suavité. On ne lui résiste pas. Il vous prend dans son charme et sa chaleur.

Car en définitive, s'il est si persuasif et si prenant, c'est que son éloquence part du cœur, comme toute éloquence vraie, de son cœur qui est tout plein de la méditation et de l'amour de Marie. Quand il parle d'elle, c'est une lyre qui vibre de toutes ses cordes. Il y a longtemps qu'on a dit le mot qui le définit et explique sa séduction : on ne l'appelle pas le Docteur de Notre-Dame, mais **citharista Mariæ**, le cithariste, le musicien, le ménestrel de Marie.

Bienheureux ses moines qui virent le feu de son regard et sentirent l'émotion de sa voix Bienheureux aussi qui le lit et le médite aujourd'hui ! Le chant de son cœur vaut mieux que les références de l'érudition pour connaître et aimer Marie.

* *

On sait la haute approbation que N.-S. lui même donna un jour à S. Thomas d'Aquin, à tout ce que l'illustre Docteur avait écrit. S. Thomas, quelque peu accablé à la pensée de la petitesse de son œuvre au regard de la grandeur de Dieu, priait devant son crucifix. Tout-à-coup celui-ci s'anima et le saint entendit une voix qui disait : « Tu as bien écrit de moi, Thomas. »

Equivalemment, la T. S. Vierge aura dit aussi à son fidèle Bernard : Tu m'a bien chanté, Bernard. C'était à l'époque où il prêchait en Allemagne la 2e croisade. La foule conquise par le feu de sa parole l'avait accompagné dans la cathédrale de Spire. Elle achevait de chanter le **Salve Regina.** On dit que S. Bernard avait prolongé l'antienne, en lançant les trois invocations finales : **O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria.** Soudain, la foule entendit une voix qui lui répondait : **Salve, Bernarde,** « Je te salue, Bernard. »

Ce salut de Marie à son musicien, n'est-ce pas l'approbation par la Vierge de tous les chants qu'il a composés et inspirés en son honneur !

---

5e jour

## LE DOCTEUR DE LA MÉDIATRICE DE MISÉRICORDE

S. Bernard a chanté toutes les gloires, tous les privilèges, toutes les vertus de la Ste Vierge. Pourtant ce qu'il a aimé chanter du mystère de Marie, c'est sa médiation de miséricorde. Comme le remarque pertinemment un de ses fils, familier de sa doctrine,

« ici le Docteur Melliflue se campe nettement en précurseur ; pendant de longs siècles les maîtres de la science sacrée, les prédicateurs, les tâcherons obscurs qui élaborent les manuels répéteront ses formules. Nul avant lui n'avait tracé avec un pareil bonheur d'expression, avec ce coloris, ces tons chauds et lumineux, avec cette précision de termes et la profusion d'un style tour à tour dense et éthéré, la *silhouette de Marie, Mère de grâce*. Lorsque dans un avenir que tout semble indiquer comme proche, une définition dogmatique proposera à notre foi cette vérité que notre amour embrasse dès aujourd'hui, les paroles de Bernard prendront tout naturellement leur place dans les considérants : ce sera une « Bulle bernardine, tellement Bernard s'est complu à développer ce thème » (D. Dom Nogues, *Mariologie de Saint Bernard*, p. 108, 109).

Notons que S. Bernard ne nous a pas laissé un exposé théorique de la médiation de Marie ; il a envisagé et recommandé ses applications pratiques. Car il est un Père Abbé qui pourvoit à l'avancement spirituel de ses religieux. Il a montré la « voie descendante » de cette médiation, c.-à-d. de Dieu à nous, et sa « voie ascendante », c.-à-d. de nous à Dieu.

Considérons aujourd'hui, en S. Bernard, ce Docteur de la Médiation de la Sainte Vierge sous son double aspect.

### I. — *Entre Dieu et nous*

Il apparait tout de suite au chrétien que la T. S. Vierge Marie est intermédiaire entre Dieu et l'humanité. Avant l'Incarnation de son Fils, Dieu lui fait connaître ses desseins, lui demande son consentement, reçoit d'elle sa nature humaine. Au moins en ce sens très large, Marie est justement appelée Médiatrice.

Bien plus, pour le catholique de notre temps surtout, comment ne pas penser que Marie continue de servir de trait d'union entre Dieu et chacun de nous ? Nous recourons incessamment à son intercession, ne serait-ce que par le chapelet. C'est donc que nous lui reconnaissons un certain rôle pour l'obtention des grâces dont nous avons besoin. En effet, dans la médiation de la T. S. Vierge les théologiens distinguent habituellement deux temps : le rôle de Marie dans l'acquisition des grâces au cours du mystère de la Rédemption, ce qu'on appelle « corédemption » — et son

rôle dans la distribution ou l'application de ces grâces dans la suite des temps, ce qu'on nomme plus particulièrement sa « Médiation ».

Le mérite de S. Bernard est d'avoir éclairé cette prérogative de la médiation de Marie dans l'économie de notre salut, de l'avoir affirmée dans des formules lapidaires, d'en avoir donné des images populaires qui ont fait fortune :

Pour lui il y a véritable médiation de Marie entre Dieu et les hommes, non pas matérielle et passive, mais médiation consciente, volontaire, méritoire. La jeune Vierge de Nazareth n'a pas été choisie de Dieu à son insu comme la femme en qui le Saint-Esprit opérerait sans son concours l'Incarnation du Fils de Dieu. Non ! si l'Incarnation, qui marquait le départ de la Rédemption et déjà la contenait virtuellement, si l'Incarnation a eu lieu en Marie c'est que ses vertus, son humilité et sa virginité, ont attiré sur elle les regards de Dieu, c'est qu'elle a ardemment désiré et obtenu par ses prières que l'œuvre du salut s'accomplît, c'est qu'à la demande de Dieu par l'intermédiaire de l'ange, elle ne s'est pas dérobée aux desseins de Dieu mais s'est tout de suite mise à sa disposition.

Sans déterminer ni définir le caractère, les limites, la nature de la médiation de la Ste Vierge, S. Bernard a donc bien fait ressortir la coopération de N.-D. dans l'acquisition des grâces, le concours très personnel qu'elle y a apporté, le mérite qui lui en revient.

Il peut sembler qu'il a moins parlé de cet autre aspect de la Médiation de Marie qu'est l'application des grâces, et de toutes les grâces de la Rédemption, à chaque âme en particulier au fur et à mesure de son apparition sur la terre. Disons plutôt qu'il n'a pas établi cette distinction courante aujourd'hui, car pour lui cette gestion du capital de la Rédemption par la Ste Vierge va de soi, elle est le prolongement obligé de son concours à notre rédemption. Mais s'il ne distingue pas, il ne cesse de l'affirmer comme une chose acquise :

« En vérité, elle a été faite toute à tous ; elle s'est rendue dans sa charité surabondante, débitrice à l'égard des sages et des insensés. A tous, elle ouvre le sein de sa miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude : le captif sa délivrance, le malade la guérison, l'affligé la consolation, le pécheur le pardon, le juste la grâce, l'ange la joie, enfin toute la Trinité la gloire, la personne du Fils une chair humaine, de sorte que nul ne se dérobe à sa chaleur » *(Dim. oct. Assomp.*, n° 2).

Cette médiation universelle de Marie est exprimée par lui dans des formules qui deviendront classiques :

« Dieu a voulu que nous n'ayons rien qui ne passât par les mains de Marie... Telle est la volonté de Celui qui a voulu que nous eussions tout par Marie » *(Vig. de Noël*, n° 10, *Nativ. B. M.*, n° 6).

Et surtout, d'une façon concrète, sensible à tous, il l'a représentée sous l'image de l' « Aqueduc de la grâce ».

## II. — *Entre nous et Dieu*

S. Bernard ne reste pas sur les hauteurs de la spéculation ; il descend aux conséquences pratiques de cette vérité pour notre sanctification. Pour lui, qui a d'abord le souci des âmes, l'important c'est que nous comprenions que Marie doit être notre médiatrice entre nous et Dieu, comme elle a été la médiatrice entre Dieu et nous. « La Vierge est la voie royale par laquelle le Sauveur est venu à nous. Efforçons-nous donc de monter par elle vers celui qui par elle est venu dans notre misère » (Avent, Serm. II, 5). C'est ce qu'on a nommé la médiation ascendante de Marie : toute notre vie de grâce doit remonter à Dieu par Marie. En d'autres termes, à regarder la conduite de Dieu dans l'œuvre de notre salut, à nous en tenir à sa façon de réaliser notre Rédemption, à bâtir notre vie spirituelle sur ce terrain solide des faits, la dévotion à la T. S. Vierge est nécessaire à notre sanctification. C'est par cette dévotion que tous réaliseront leur salut et que les âmes saintes atteindront à la perfection, à laquelle Dieu les prédestine.

« Chez lui, on l'a très justement noté, la connaissance de la vérité tend de toute sa force, avec une logique spontanée, à la conclusion morale, à l'action, à l'effort, à l'assaut... Chez S. Bernard, l'exhortation morale vive et pressante ne se fait jamais attendre... Chez lui, la dévotion à la Sainte Vierge a très nettement des aspects ascétiques et mystiques, quand il recommande avec instance l'imitation de Marie ou quand il présente en Marie le type idéal de la perfection » (Dom J.-B. Auniord, *Maria*, II, p. 585, 610).

S. Bernard nous parle ainsi de la Médiation de Marie dans toute son étendue : Marie est la Médiatrice sur le type de la médiation du Christ, de la plénitude de qui nous avons tout reçu, mais par qui aussi nous devons faire tout remonter à Dieu, **per Dominum nostrum Jesum Christum ;** sur le type de la médiation du prêtre — à commencer par le prêtre Jésus — qui « pris d'entre les hommes est établi pour les hommes en ce qui regarde le culte de Dieu, afin d'offrir des oblations et des sacrifices pour les péchés », comme l'explique S. Paul (Hebr., V, 1) ; sur le type de toute véritable médiation puisque le médiateur est choisi pour concilier les extrêmes. Marie est l'**aqueduc** par lequel descendent les eaux de la grâce, mais elle est aussi l'**échelle des pécheurs** par laquelle nous montons au ciel. En un mot, elle est le circuit qui, parti de Dieu, nous prend sur son passage et nous conduit à lui.

Mettons-nous à l'école de S. Bernard. Il nous fera mieux comprendre les motifs de la dévotion à la Ste Vierge dans notre vie religieuse, puisqu'elle est celle qui a trouvé la grâce pour elle mais aussi pour nous, et parce qu'elle est toute miséricorde et que nous sommes pécheurs.

Il nous enseignera ce que doit être cette dévotion pour être sanctificatrice, dévotion de vénération et d'amour, de confiance et d'humilité, d'imitation et de renoncement. Il nous apprendra à lui faire la large place que lui-même lui a donnée dans sa vie spirituelle afin qu'elle soit pour nous, comme pour lui, l'âme de notre vie chrétienne.

Tout cela il nous le dira avec la simplicité de sa parole qui n'oubliait pas les frères convers de son auditoire, avec l'abondance de ses images qui illustrent continuellement les vérités les plus hautes, avec la flamme de son amour et de son éloquence qui fit de cet enchanteur un irrésistible conquérant des âmes.

* *

Les historiens de S. Bernard à commencer par le premier, son ami Guillaume de St-Thierry, font remonter sa dévotion à un songe qu'il eut tout enfant.

C'était une nuit de Noël. Dans la maison de Tescelin à Châtillon, on attendait en famille que la cloche de l'église Saint-Vorles sonnât matines pour se rendre à l'office. Pris de sommeil, le petit Bernard s'endormit sur sa chaise. Et pendant